



L'Histoire d'Ana

Cathy Borie

Cathy Borie

L'Histoire d'Ana

© Cathy Borie, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5387-7

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma fille.

Première partie

Clotilde

Chapitre 1

La femme gelée

Au début, elle n'eut conscience que de la beauté du corps de Louis penché au-dessus d'elle. Cette peau d'ambre brun. Ces muscles denses qui jouaient sous la surface de sa chair élastique. Son souffle de cannelle. Et la douceur de ses mains qui glissaient, tels des poissons, sur sa peau à elle. Le beau Louis qu'elle avait tant admiré, dont elle avait guetté les regards et les sourires, comme ceux d'un dieu inaccessible. Il était là, son visage d'ange sombre à quelques centimètres de sa bouche, si proche, elle pouvait s'emplir les narines de son odeur, toucher son cou avec sa langue, planter les dents dans son épaule.

Et puis, peu à peu, elle éprouva une impression bizarre, une sorte de décalage, d'abord infime, entre ses propres gestes, sa lenteur, le désir qui montait progressivement, et son rythme à lui, son empressement soudain, une sorte de brutalité sèche qui dans un premier temps la heurta, lui faisant oublier par intermittence la sensation de plaisir, et qui se transforma progressivement en une dureté presque méchante, une démonstration de puissance qui la sidéra.

Plusieurs minutes s'écoulèrent avant qu'elle ne se décidât à réagir. Après ce trop long moment d'inertie, elle commença à le repousser doucement, tout en chuchotant un « non » qu'elle répéta à de nombreuses reprises, mais que manifestement il n'entendait pas. Les yeux maintenant grands ouverts, elle essaya de comprendre ce qu'il faisait, elle prononça tout haut son prénom, mais on aurait dit que Louis n'était plus là, qu'ils ne faisaient plus partie du même monde... Clotilde n'éprouvait plus que la violence de ce corps superbe, les angles durs, la fureur, tandis que lui était sourd, qu'il était aveugle. Les « non » de Clotilde se perdaient dans ses halètements frénétiques, et plus il se déchaînait, moins elle luttait, tout combat semblant inutile. Il lui faisait mal et elle avait seulement envie que cela finît. Elle continuait simplement à dire non pendant qu'il la forçait, que sans écouter ses protestations il se frayait un passage là où tout était redevenu étroit, elle sentait son corps à elle se figer au fur et à mesure que celui de Louis se débridait, jusqu'à ce que finalement tout en elle fût glacé, atone, paralysé, anéanti.

Elle ne saurait jamais si cette scène avait duré cinq minutes ou une heure. Quand il s'écroula sur elle, une éternité prit fin, et un autre monde la remplaça, figé et froid. Toujours immobile, Clotilde ne remua pas immédiatement quand il se renversa sur le dos, les yeux clos, un ronflement de bien-être s'échappant de ses lèvres entrouvertes. Son cœur cognait fort dans sa poitrine, si fort qu'elle craignait que ce bruit seul suffît à le réveiller. Et qu'il recommençât. Quand elle fut sûre qu'il dormait profondément, elle se leva, gelée, enfila son jean et son pull qui traînaient à terre, retrouva ses bottines un peu plus loin, récupéra son sac, son blouson de cuir, ouvrit la porte sans bruit et se faufila dans l'escalier.

Dans la rue, elle s'autorisa la première vraie et profonde respiration depuis de longues minutes. Elle aspira l'air, le froid, le silence, et le souvenir de celle qu'elle était quelques heures auparavant. Il faisait nuit. Quelques voitures passaient encore, leurs phares se reflétant sur la chaussée mouillée de la rue de Paris. Clotilde n'avait aucune idée de l'heure, elle essaya de deviner en déchiffrant la grosse horloge de la poste, mais elle s'aperçut qu'elle pleurait et qu'elle ne parvenait pas à faire cesser le flot de larmes qui la submergeait. D'ailleurs, elle se fichait bien de la position des aiguilles sur le cadran. Elle accéléra le pas et s'engagea dans la rue de Poissy, réprimant les spasmes qui secouaient son ventre, finit en courant les deux cents mètres qui la séparaient de son immeuble, rata trois fois de suite avec la grosse clé la serrure de la porte cochère, s'engouffra dans l'escalier de bois où ses talons claquèrent, telles des rafales de mitrailleuse, et réussit à déverrouiller du premier coup la porte de son appartement. À peine eut-elle refermé le verrou qu'elle se précipita au fond de la pièce et se jeta sur son lit, laissant exploser sa colère et ses larmes comme on vomit, hoquetant et s'étouffant à moitié, le poing replié contre sa bouche pour pouvoir y enfoncer les dents et étouffer le cri qu'elle sentait monter en elle, sirène hurlante qui prenait naissance au plus profond d'elle-même, hurlement sauvage qui semblait dévaster des espaces d'elle qu'elle ne connaissait pas encore.

Ce fut l'épuisement qui fit cesser les sanglots. Clotilde essuya d'un revers de main morve et larmes, mais ne bougea pas. Engourdie, le corps douloureux, elle se laissa dériver sans penser. Plusieurs fois, elle crut qu'elle allait s'endormir, mais un soubresaut la secouait soudain et empêchait le sommeil. Pour chasser les images, elle se força à se souvenir de Louis avant : comment elle l'avait rencontré, les mots échangés, les moments partagés avant l'irruption d'un monstre inconnu dont elle n'avait jamais soupçonné l'existence sous le masque

doré et doux de cet homme aux yeux caramel.

Clotilde avait croisé Louis pour la première fois à la bibliothèque de l'université. Elle s'était installée près d'une des fenêtres, dans l'axe de l'arche de la Défense qu'on apercevait au loin, avait sorti son matériel et s'était aussitôt plongée dans ses livres et ses notes, parfaitement concentrée. Il y avait peu d'étudiants aux tables alentour et Clotilde en était ravie, cela lui éviterait de se laisser distraire par un visage ou un murmure, par le titre d'un livre ou les chuchotements bavards qui ne manquaient jamais de se produire dès que la fréquentation devenait trop importante.

Elle planchait depuis plus d'une heure quand une silhouette s'interposa entre elle et la fenêtre, projetant une ombre sur la page où elle prenait des notes. Désorientée, elle demeura quelques secondes le stylo en l'air, puis leva la tête vers l'intrus : comme il se tenait à contre-jour, elle ne remarqua tout d'abord de lui que sa haute taille et ses cheveux crépus auréolant un visage resté flou.

— Excuse-moi de te déranger, je cherche un livre que je ne trouve pas, je venais juste voir si tu l'avais emprunté...

Le prétexte était tellement énorme que Clotilde ne put s'empêcher de sourire. Elle pensa même : « Mais qui c'est ce gros lourd ? ». Et puis elle rougit quand elle vit enfin le beau visage de celui qui venait de s'adresser à elle, d'une voix à la fois suave et rocailleuse. Sans dire un mot, elle lui désigna les couvertures des ouvrages éparpillés sur sa table de travail, et l'observa pendant qu'il déchiffrait les titres. Il secoua la tête avec un air déçu. Il n'y avait pas ce qu'il cherchait. Il s'excusa de l'avoir interrompue, puis montra l'étiquette collée sur son agenda et lança :

— Clotilde ? C'est original, comme prénom !

Décidément, il n'était pas à une banalité près ! Malgré son agacement, elle lui sourit une seconde fois, mais ne trouvant rien à dire, elle finit par lancer d'une petite voix qu'elle jugea ridicule.

— Tu veux quoi exactement ?

— Aucune importance ! Je crois que je ne réussirai pas à travailler aujourd'hui, de toute façon. Je vais me prendre un café, je t'en apporte un ?

Il s'éloigna sans attendre sa réponse. Elle hochait encore la tête pour acquiescer qu'il était déjà à l'autre bout de la salle, jetant ses pièces dans la fente du distributeur. Quand il se retourna, un gobelet dans chaque main, elle fit mine de se replonger dans ses notes, le laissant traverser l'espace à grandes enjambées, surveillant sa progression derrière le rideau de ses cheveux.

— Et voilà, un café pour Miss Clotilde ! lança-t-il en posant le gobelet plein à côté d'elle. Dans le même geste, il saisit le dossier de la chaise voisine et s'assit, repoussant légèrement les livres qui le gênaient.

Vaincue, Clotilde lâcha son stylo, prit le café pour se donner une contenance et le remercia.

Pourquoi l'intimidait-il à ce point ? Elle n'avait jamais été très à l'aise dans ce genre de situation, mais aujourd'hui elle battait des records de nunucherie, et elle n'aurait pas été étonnée s'il avait fini par la planter là.

— Je te fais peur ? demanda-t-il comme s'il avait lu dans ses pensées.

Cela fit réagir Clotilde instantanément, elle le regarda droit dans les yeux et secoua vigoureusement la tête, pareille à une gamine qu'on surprend en train de voler des bonbons et qui nie en bloc la bouche pleine.

— Non, pas du tout, mais je... j'étais concentrée sur mon travail, je ne suis pas très sociable dans ces cas-là...

On aurait dit qu'il était sur le point de se mettre en colère : ses yeux noirs la détaillaient sans indulgence, elle voyait un muscle se contracter au niveau de sa mâchoire, et un autre rouler sur son avant-bras à travers son tee-shirt. Puis brusquement un immense sourire révéla un éclair de dents blanches sur sa peau sombre, ce qui lui donna une figure innocente de petit garçon. Il tendit la main à Clotilde :

— Je m'appelle Louis.

Elle n'avait plus travaillé ce jour-là.

Louis avait bu son café, lui avait posé des questions, avait souri, fini par lui demander son numéro de téléphone, et bien sûr elle le lui avait donné. Une fois

Louis parti, elle s'était sentie à la fois excitée et pleine d'hésitations, son enthousiasme lui paraissant injustifié et un peu naïf.... Elle ignorait d'où il venait et s'ils se reverraient un jour. Elle décida que ça n'avait pas d'importance, rassembla ses affaires qu'elle enfourna dans sa besace, quitta la BU et regagna le quai pour attraper son train.

Pendant plusieurs jours il ne se passa rien. Rien que ses cours de psycho, ses trajets en RER entre Nanterre et Saint-Germain-en-Laye, ses soirées à lire ou à potasser ses notes, ses papotages au téléphone avec Sophie. Elle oublia complètement Louis. Cela se fit tout seul, sans efforts, comme si une partie de son cerveau tentait de la protéger contre des illusions stupides, des rêves qu'elle avait déjà conçus à plusieurs reprises, et qui, chaque fois, avaient abouti à une réalité décevante. Les histoires d'amour ne fonctionnaient pas en ce qui la concernait. La fusion avec l'autre, la confiance totale, la rencontre des âmes, ça ne marchait pas. Il ne lui restait de ses quelques tentatives que des prénoms et une amertume qui la clouait au sol dès qu'il s'agissait d'envisager un contact avec un homme susceptible de lui plaire.

Quand le téléphone sonna un soir, assez tard, elle commençait à piquer du nez sur *Le Carnet d'or* de Doris Lessing, et elle songea aussitôt à Louis : elle revit d'un bloc sa silhouette, sa peau fauve, les lignes de sa bouche, la couleur brûlée de son regard, et elle fixa l'appareil sans bouger pendant de longues secondes. La sonnerie s'arrêta, pour reprendre presque tout de suite, et cette fois elle décrocha sans réfléchir.

— Clotilde ?

— Oui.

— C'est Louis. Je te dérange on dirait ?

— Non. Je...J'étais sous la douche.

— Je croyais que tu dormais.

Il poursuivit sans attendre :

— Tu vois qui je suis ?